



HAL
open science

L'image fuyante et la bonne image : manifeste pour une autre écologie des images (et des mêmes) à l'université

Lucas Fritz

► **To cite this version:**

Lucas Fritz. L'image fuyante et la bonne image : manifeste pour une autre écologie des images (et des mêmes) à l'université. *Polymorphes*, 2022, 3, pp.107-110. hal-04046372

HAL Id: hal-04046372

<https://hal.science/hal-04046372>

Submitted on 28 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'image fuyante et la bonne image : manifeste pour une autre écologie des images (et des mèmes) à l'université.

FRITZ LUCAS

Tamagotchi, cartes Pokémon, pin's, poster, selfies, t-shirts, memes... les chambres, les sacs, les vêtements, les poches et les téléphones des individus identifiés comme "jeunes" sont remplis d'images foisonnantes. Comme le remarque la sociologue Éloïsa Pérez en observant la composition des salles de classes : de la maternelle au collège, puis au lycée, les jeunes humains s'avancent dans des espaces de plus en plus vidés de leurs images. Être maître.se se de son propos, avoir sa propre parole, grandir en somme : ces étapes vont de pair avec la disparition des appuis sensoriels, et ici, de toute forme de parasitage visuel. La transmission d'un savoir s'accompagne d'une disparition concrète des formes ludiques, des pictogrammes, images visuelles, ainsi que d'un langage trop imagé : il faut être abstrait, s'élever au-dessus des sens et de leur indiscipline. Mais que se passe-t-il lorsque ces images s'invitent par les écrans des téléphones, les onglets de nos fenêtres, et reviennent peupler les salles de classe ? De quels imaginaires sociaux ces images sont-elles les véhicules ?

Image et imaginaire

La question de l'image en lien avec l'imaginaire social a été au centre de nombreuses traditions en sciences humaines et sociales. La philosophie politique attribue en effet à l'image un rôle central dans l'institution de pouvoir comme dans l'institution d'un contre-public, d'une iconographie de la résistance et de l'émancipation. C'est le cas par exemple des philosophes Cornelius Castoriadis et Paul Ricoeur. L'image est aussi présentée, en philosophie de la technique, chez Simondon par exemple, comme préambule à l'invention technique, condition de passage de la sensation du monde à la maîtrise du monde, permettant d'organiser collectivement des actions, des interprétations. Dans une tradition psychanalytique, la possibilité de disposer d'une image cohérente du corps propre, est conçue comme acte fondateur de l'identité individuelle - identité à partir de laquelle une conscience politique peut émerger (c'est ce que l'on retrouve chez Gisela Pankow).

Malgré les avancées en neurosciences, le passage réversible de l'image mentale à l'image visuelle, de l'intérieur à l'extérieur, reste un mystère. Les sciences offrent des lectures différentes de ce passage d'une représentation privée, intériorisée, que produirait notre cerveau, à ce qui relève d'une construction d'une image publique, observable collectivement, extériorisée. La plupart des philosophes font le choix de ne pas traiter de ce paradoxe.

Tous ces auteurs signalent par-là que le point d'intérêt, du lien entre image visuelle et imaginaire social, se trouve ailleurs. Les images et leurs rhétoriques sont capables de structurer le monde social d'une façon inédite par rapport aux discours : elles construisent simultanément le corps des individus et la face du monde, les rêves individuels et la réalité sociale.



Une écologie des images et de leur jeunesse

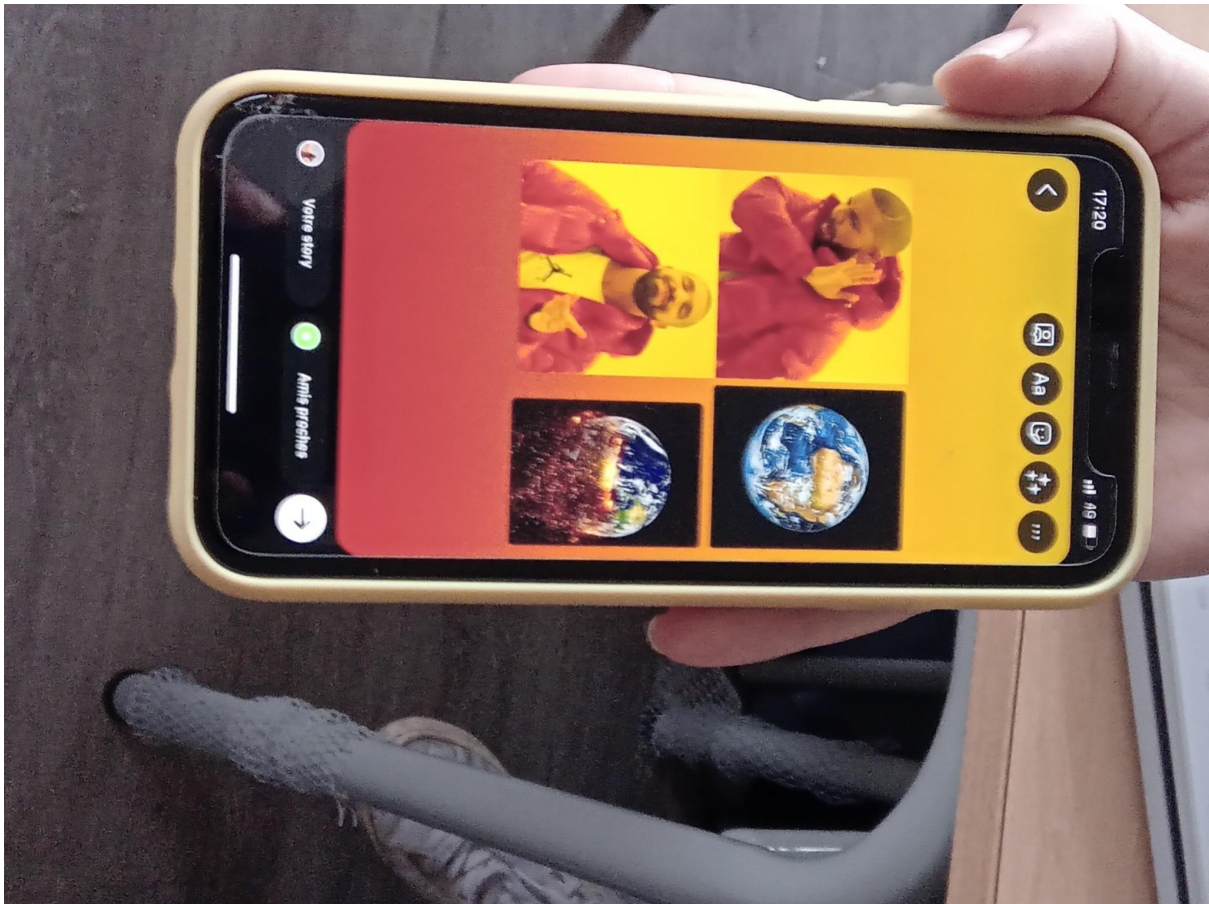
Lorsque l'on se perd YouTube et que, de clic en clic on tombe sur ces vidéos de plusieurs millions de vues, ces fameuses vidéos toplist souvent absurdes, comme "Rester devant un tacos pendant 10 heures", un choix se présente : soit on marque une distance face à l'image et on la regarde avec un jugement critique portant sur les intentions du discours, sur le contexte de production, sur ce que la vidéo « veut dire » - en un mot on résiste à ce qu'elle me montre – soit on plonge la tête la première dans le bain séduisant d'humour et de banalité, et on participe un instant de son monde, on se fond dans ses alentours. On essaie de comprendre ce qui, dans notre comportement et notre état intérieur, nous fait participer d'un écosystème commun à cette image – on accepte d'avoir été surpris par cette vidéo, d'avoir été pris en flagrant délit d'infection virale.

On devrait regarder les vidéos virales recommandées par YouTube comme on surprend un cerf au milieu d'une route: avec un mélange d'humilité et de magnanimité, face à cette

double-image, celle en soi et celle face à soi. Face à cette image qui à la fois s'invite comme par effraction, sur notre chemin, et habite avec nous, participe d'un écosystème qui nous a fait nous rencontrer. Mais quelque chose en nous résiste à cette assimilation.

Cette perspective écologique sur les images a été développée par Peter Szendy dans un livre, intitulé *Pour une écologie des images*. Son livre s'intéresse à la façon dont les images entrent en rapport avec leur environnement, et se comportent comme des êtres vivants. On y apprend que les images répondent à leur environnement technique et organique, s'adaptent au contexte, circulent par des canaux sous-marins et des serveurs, se multiplient à travers des profils, et suivent des logiques quasi biologiques de réplication et d'adaptation. Peter Szendy développe à la fois une écologie des images à l'aide de concepts tirés des sciences biologiques tout en essayant de comprendre ce qui nous a poussés à vouloir dominer les images, à vouloir les réduire à des mots, à en faire de simples reflets de notre rationalité. Les images doivent avoir un but : soit celui de représenter ou de véhiculer des significations sociales (l'art par exemple) soit celui de faire gagner la vie, de permettre le développement de l'espèce (comme dans le cas du mimétisme animal).

Ce que fait Szendy en théorisant une écologie des images et en émancipant les images de l'autorité des discours, du « devoir dire » des humains, c'est qu'il pense les images dans leur durée de vie, dans leur dimension de tentative, d'esquisses. Bref, il les pense dans leur jeunesse. La pierre angulaire de la réflexion de Szendy sur l'écologie des images est la notion d'une jeunesse des images et des imaginaires : ce moment où les images « *ne sont pas encore enrôlées dans une activité destinée à une fin* ». Néanmoins ces images ne sont pas en manque d'une activité destinée à une fin, loin de là. Elles vivent par cette absence de fin. Rester 10h devant un tacos pour montrer qu'on pourrait y rester indéfiniment - 10h étant la durée maximale d'une vidéo sur YouTube - montrer qu'on a dépassé et qu'on continuera à dépasser les bornes, qu'aucune fin ne peut nous enrôler, que notre image vivra éternellement. Présentée comme moment ou étape vers autre chose, la jeunesse n'est plus ce qu'elle est. Définir la jeunesse comme moment, même si celui-ci dure 10h, 10 mois, ou 10 ans, c'est la vieillir en accéléré. C'est établir un début et une fin, une initiation et un achèvement : c'est inventer un point de vue d'où on peut la borner, la discipliner, et estimer qu'elle est terminée et qu'une autre lui succédera. C'est nier ce qui fait son essence : à la fois de ne pas être encore quoi que ce soit, et de ne pas savoir où et quand elle le sera. L'imaginaire jeune est une image fuyante. C'est le contraire de la bonne image. L'imaginaire jeune est, selon le mot de Peter Szendy, *iconofuge*.



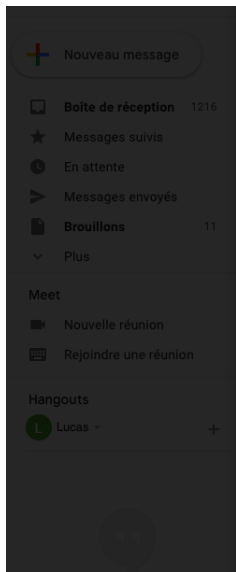
Mèmes : entre bonne image et image fuyante.

Cette pratique de l'imitation sans but, de la diffusion d'images qui n'est pas destinée à une fin, du temps gaspillé, nous la retrouvons dans le partage de contenus numériques, de vidéos virales, de mèmes. Depuis quelques années, le mème devient un objet d'étude pour les sciences humaines sociales, en tant que véhicule d'imaginaires sociaux. On entend souvent parler d'un mème comme d'un « *ensemble d'objets digitaux comportant des similitudes de formes, de contenus, de postures et repris entre un grand nombre d'utilisateurs* ». Les postures habituellement privilégiées décortiquent un mème comme s'il s'agissait d'une image aux propriétés formelles un peu particulières, véhiculant des images de l'humanité, et les répétant. Une image qui se comporte bien, que l'on peut suivre, observer, que l'on peut faire parler : une *bonne image*.

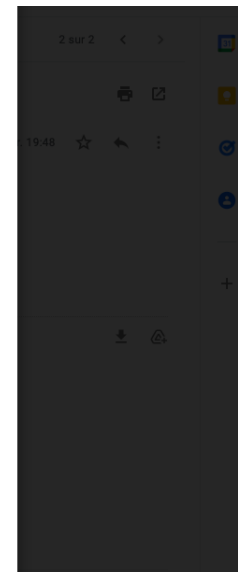
Lorsque j'ai donné cours sur les mèmes à mes étudiant.e.s en licence 2 d'information et de communication, je me suis retrouvé héritier de cet imaginaire des mèmes. A l'époque, mes efforts de transmission ont eu pour effet de clôturer l'écologie des images. L'image et l'imaginaire que j'avais de la profession que je devais occuper avaient rendu utilitaire, ennuyeuse et donc contradictoire mon approche des mèmes. Je voulais donner à mes

étudiant.e.s les moyens d'analyser sérieusement les mèmes, de percevoir les enjeux politiques dans le partage massif d'opinion, les enjeux rhétoriques dans le détournement des images. Je voulais aussi élever les mèmes au rang d'objet scientifique sérieux, d'outil central dans la joute discursive et l'organisation politique des sociétés humaines. On ne travaillait pas sur des mèmes, mais sur des *bonnes images*.

Le mème en laboratoire ou la *bonne image* emprunte lui aussi une codification visuelle tirée de la pop culture et de la vie ordinaire - image dont il se fait ventriloque. Il emprunte lui aussi des codes rhétoriques propres à la culture internet, les clips, les gifs, les bandes annonces publicitaires qui véhiculent un message simple dans un temps très limité. Il emprunte aussi les codes de la *private joke*, du fragment de la vie privée qui aurait fuité sur le net. Tout cela est très bien étudié dans un cadre universitaire - depuis les études culturelles, tout ceci entre dans la catégorie des *bonnes images*. Mais ce que le cadre universitaire peine à restituer, c'est la vitesse du mème. La vitesse avec laquelle il nous impacte, la vitesse avec laquelle il circule, disparaît, et laisse traces bien après sa disparition. Il manque l'essentiel du mème, de notre rencontre avec le lui, ce qui nous fait l'aimer : à la fois son impertinence, le fait qu'il se dérobe à nos attentes, à notre contrôle, et son extrême familiarité, le fait qu'il semble parler à notre place, et parler depuis un endroit si intime qu'il semble s'adresser non pas à notre jugement critique mais à ce que Saint Augustin appelle l'*intimo meo*, l'intimité tellement intime qu'elle est plus intime que nous même. Ce mème, à l'état indiscipliné, est indissociable des activités qui en conditionnent la circulation, ces pratiques de l'ombre qui se dérobe à la visibilité de l'œil de l'analyste, à la vigilance institutionnelle, au regard critique des professeur.e.s : les petits papiers que l'on se passe, les chuchotements inaudibles, l'intimité la plus secrète, les coups de cœur éphémères, l'école buissonnière, le vol et le détournement, la peur et le tremblement, l'ennui, et bien entendu, le rire. Toutes ces activités inutiles voire délictuelles. Tout ce qui consomme plus qu'il ne consomme.



Le meme "This Is Fine"



Une université de la jeunesse : accueillir les images en fuite.

Si cette thématique de la combustion est explicitement visible dans la série de mèmes This is fine où l'on aperçoit un chien qui est, selon les versions, plus ou moins altéré par le feu qui consume sa maison, nous pouvons l'observer de façon métaphorique dans ce que les images fuyantes produisent : de la dépense de temps et d'énergie, de la dépense sans retour sur investissement. En effet, une image fuyante n'est pas une image qui *fugue* vers quelque part, ni même une image qui va à une vitesse kilométrique, mesurable sur une distance. Ce n'est pas une image qui sprint, comme un messenger pour colporter une nouvelle, bonne ou mauvaise, c'est une image en feu, une image qui nous donne la sensation, par sa vitesse, que le temps ne nous est pas compté. Du temps infini, à perdre à l'infini. Le lien entre ces deux images, la première, celle des heures passées devant une table, et, la deuxième, celle du feu qui la consume en un instant, est ce que Peter Szendy appelle "la dépense pure". Une dépense qui se soustrait "à toute comptabilité en termes de retour ou de rentabilité". Cet aspect de don absolu, du temps long que l'on perd, ou des petits moments en suspensions, Szendy le rapproche d'un geste cosmique : celui du soleil qui éclaire sans compter, qui consume sans recevoir. Il s'interroge alors : "donner la visibilité, donner le jour : peut-être est-ce là, vers la source de ce don, vers son surgissement, que nous conduisent les images multipliées à perte de vue".

Il est utile de nous interroger sur ce qui nous fait percevoir dans le mème, le véhicule de messages profonds, le passeur d'une ironie mordante, la stratégie d'une communication efficace : ce qui nous le fait percevoir comme plus utile qu'il ne l'est. Ce qui nous force à le faire tenir debout, à devenir une bonne image. C'est un premier geste. De revenir sur nos pas. Nous pouvons nous demander, plus largement, dans quelle mesure le désir de la bonne image,

de l'image qui montre des formes droites et bien rangées, des formes pertinentes et utiles, baigne la recherche et l'enseignement en sciences humaines et sociales d'une lumière artificielle. Dans quelle mesure le désir d'habiter le soleil et sa clarté nous fait échouer à penser le soleil, non comme un astre lointain au-dessus de nous, mais comme un geste de pure dépense, une chaleur, un humour, un inlassable bombardement de photons sans queue ni tête.

Des vidéos Facebook « inspirantes », des hameçonnages de banque en ligne, les femmes chaudes de ta région, des pop-up, des images des migrant.e.s, des corps déplacés, des terres asséchées, les mêmes - ces images renvoient à la fois aux mondes politiques et culturels que nous connaissons et sur lesquels se structurent des discours et autour desquels se tracent des lignes institutionnelles. Néanmoins ces images nous irradient et nous échappent, elles deviennent aussi présence rencontrée au grès de nos navigations, traces d'une activité énergétique autonome, congénères. L'écran de l'ordinateur n'est pas uniquement une surface de projection de nos désirs et curiosités, c'est une source de lumière qui génère de la chaleur, une source de bioactivité, le soleil d'un écosystème. J'ai pensé dans un premier temps qu'il faudrait travailler à l'échelle des institutions de savoir pour développer cette capacité de perception des images fugitives et indisciplinées, pour que nous soyons les acteurs, nous, « jeunes » professeur.re.s, de l'accueil de ces images en fuite, des corps et des mondes qu'elles peuplent. Mais percevoir les mêmes par le travail est déjà les affubler d'une finalité. Peut-être faudrait-il ne rien faire. Observer collectivement les activités de ne rien faire, les habiter et les répéter pour se fondre dans cette écologie des images : bronzer devant l'écran, scroller sans fin, suivre l'écoulement des fils de conversation, avec la patience des ornithologues comme si le temps ne nous était pas compté. C'est à partir de cette simulation d'éternité, ce devenir-pierre face aux images, que le monde peut rajeunir. C'est à partir de là que le partage des images et des imaginaires, cessent de s'établir entre l'ancien et le nouveau, entre la conservation et le renouvellement, entre l'iconophile et l'iconoclaste, pour suivre la même ligne de fugue.

Bibliographie :

Castoriadis, C. (1975). *L'institution imaginaire de la société*. Seuil.

Perez E (2021) *La salle de classe, un objet graphique ?* Éd 205.

Ricœur, P. (1984). L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social. *Autres Temps. Les cahiers du christianisme social*, 2, 53-64.

Shifman, L. (2014). *Memes in digital culture*. MIT Press.

Szendy P (2021) *Vers une écologie des images*. Éditions de minuit.